

# Peut-on connaître objectivement le réel ?

## Activité III.a :

« La démarche de l'historien est scientifique, sans pouvoir être seulement objective »

### Plan général :

- I. La méthode scientifique est l'exigence impossible d'un savoir absolument certain des phénomènes extérieurs
  - a. La méthode expérimentale repose sur un idéal d'objectivité et de rigueur
  - b. Pourtant, il est impossible d'identifier des lois générales avec une parfaite certitude
- II. Les sciences sont des discours qui sont toujours situés dans une certaine histoire
  - a. L'histoire des sciences procède par ruptures radicales
  - b. La vérité scientifique ne peut être que temporaire
- III. Certains objets ne se prêtent que difficilement à l'étude scientifique
  - a. La démarche de l'historien est scientifique, sans pouvoir être seulement objective**
  - b. Il n'est pas certain que l'esprit humain puisse être objet de science

---

**Objectif :** Il va s'agir dans cette activité d'étudier en quel sens on peut parler de « sciences humaines ». On s'appuiera plus spécifiquement sur le cas de l'histoire pour remettre en question l'idéal classique de l'objectivité scientifique.

**Rôles à répartir :** (vous pouvez affecter plusieurs individus au même rôle, et vous pouvez changer de rôle en cours de route. Attention cependant à déléguer le travail : si chacun s'occupe de tout vous n'aurez pas le temps de terminer)

#### 1. Le philosophe des sciences :

Le philosophe des sciences va étudier et analyser la distinction générale entre sciences de la nature et sciences humaines. Les sciences de la nature, c'est la physique, la chimie, les sciences de la vie. Les sciences de l'homme et de la société, c'est la psychologie, la sociologie, l'ethnologie, l'anthropologie, l'économie, la linguistique, l'histoire, etc. Il va s'agir de déterminer avec une grande précision *ce qu'il y a de scientifique* dans ces disciplines. Sont-ce des sciences au même titre que les sciences de la nature ? Quelles différences fondamentales peut-on identifier entre ces deux grandes branches de la science ?

→ Deux documents fournis

#### 2. Le philosophe de l'histoire :

Le philosophe de l'histoire va plus spécifiquement s'intéresser à la scientificité de cette discipline. Qu'est-ce que l'histoire ? De quels objets traite-t-elle ? La méthode de l'historien peut-elle ressembler à la méthode du physicien ? Il faut essayer de savoir dans quelle mesure l'historien peut être objectif. Si être objectif c'est se contenter d'énoncer des *faits*, peut-on faire de l'histoire objectivement ? Ne pas être objectif revient-il nécessairement à être *subjectif* - en quel sens ? Pour dépasser cette opposition, faites des recherches sur la notion d'*intersubjectivité*.

→ Trois documents fournis

#### 3. Le metteur en scène :

Le metteur en scène va organiser le déroulement de l'enregistrement audio. Il devra d'une part réfléchir à la forme qu'il va prendre, et ensuite construire une progression en articulant de façon intelligente les remarques des participants.

#### 4. Le rédacteur :

Le rédacteur va prendre en charge l'écriture de la synthèse finale, sous la forme d'un cours. Il devra être clair et rigoureux.

**Validation de l'activité :** le groupe devra produire deux documents :

- **un enregistrement audio** (entre 5 et 10 minutes), présentant votre exposé. Celui-ci peut prendre la forme d'un cours, mais vous pouvez être plus inventif (dialogue, fiction...). Si vous avez des compétences en montage audio, n'hésitez pas à les mettre à profit !

- **une synthèse rédigée à l'ordinateur** d'au maximum une demie-page, aussi claire que possible. Elle doit mettre en avant de façon explicite vos définitions, vos distinctions conceptuelles et vos raisonnements. Il n'est pas nécessaire de *tout* rédiger : n'hésitez pas à utiliser des abréviations ou des schémas. Il s'agit de mettre en lumière les problèmes que vous aurez identifiés, et les solutions que vous proposez.

## Documents pour le philosophe des sciences :

### Document 1 :

Les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) ont le droit de déterminer elles-mêmes leur méthode en fonction de leur objet. Ces sciences doivent partir des concepts les plus universels de la méthodologie, essayer de les appliquer à leurs objets particuliers et arriver ainsi à se constituer dans leur domaine propre des méthodes et des principes plus précis, tout comme ce fut le cas pour les sciences de la nature. Ce n'est pas en transportant dans notre domaine les méthodes trouvées par les grands savants que nous nous montrons leurs vrais disciples, mais en adaptant notre recherche à la nature de ses objets et en nous comportant ainsi envers notre science comme eux envers la leur. [...]

Les sciences de l'esprit se distinguent tout d'abord des sciences de la nature en ce que celles-ci ont pour objet des faits qui se présentent à la conscience comme des phénomènes donnés isolément et de l'extérieur, tandis qu'ils se présentent à elles-mêmes de l'intérieur comme une réalité et un ensemble vivant *originaliter* [originellement]. Il en résulte qu'il n'existe d'ensemble cohérent de la nature dans les sciences physiques et naturelles que grâce à des raisonnements qui complètent les données de l'expérience au moyen d'une combinaison d'hypothèses. Dans les sciences de l'esprit, par contre, l'ensemble de la vie psychique constitue partout une donnée primitive et fondamentale. La nature, nous l'expliquons ; la vie de l'âme, nous la comprenons. [...]

Car les opérations d'acquisition, les différentes façons dont les fonctions, ces éléments particuliers de la vie mentale, se combinent en un tout, nous sont données aussi par l'expérience interne. L'ensemble vécu est ici la chose primitive ; la distinction des parties qui le composent ne vient qu'en second lieu. Il s'ensuit que les méthodes au moyen desquelles nous étudions la vie mentale, l'histoire et la société sont très différentes de celles qui ont conduit à la connaissance de la nature.

Wilhelm Dilthey, *Le Monde de l'esprit* (1926), "Idées concernant une psychologie descriptive et analytique" (1894), t. 1, trad. M. Rémy, Aubier Montaigne, 1947, p. 149-150.

### Document 2 :

La différence fondamentale entre sciences physiques et sciences humaines n'est donc pas, comme on l'affirme souvent, que les premières seules ont la faculté de faire des expériences et de les reproduire identiques à elles-mêmes en d'autres temps et en d'autres lieux. Car les sciences humaines le peuvent aussi ; sinon toutes, au moins celles – comme la linguistique et, dans une plus faible mesure, l'ethnologie – qui sont capables de saisir des éléments peu nombreux et récurrents, diversement combinés dans un grand nombre de systèmes, derrière la particularité temporelle et locale de chacun.

Qu'est-ce que cela signifie, sinon que la faculté d'expérimenter [...] tient essentiellement à la manière de définir et d'isoler ce que l'on sera convenu d'entendre par fait scientifique ? Si les sciences physiques définissaient leurs faits scientifiques avec la même fantaisie et la même insouciance dont font preuve la plupart des sciences humaines, elles aussi seraient prisonnières d'un présent qui ne se reproduirait jamais.

Or, si les sciences humaines témoignent sous ce rapport d'une sorte d'impuissance (qui, souvent, recouvre simplement de la mauvaise volonté), c'est qu'un paradoxe les guette [...] : toute définition correcte du fait scientifique a pour effet d'appauvrir la réalité sensible et donc de la déshumaniser. Par conséquent, pour autant que les sciences humaines réussissent à faire œuvre véritablement scientifique, chez elles la distinction entre l'humain et le naturel doit aller en s'atténuant. Si jamais elles deviennent des sciences de plein droit, elles cesseront de se distinguer des autres. D'où le dilemme que les sciences humaines n'ont pas encore osé affronter : soit conserver leur originalité et s'incliner devant l'antinomie, dès lors insurmontable, de la conscience et de l'expérience ; soit prétendre la dépasser ; mais en renonçant alors à occuper une place à part dans le système des sciences, et en acceptant de rentrer, si l'on peut dire, « dans le rang ».

Même dans le cas des sciences exactes et naturelles, il n'y a pas de liaison automatique entre la prévision et l'explication. [...] Il arrive que la science explique des phénomènes qu'elle ne prévoit pas : c'est le cas de la théorie darwinienne. Il arrive aussi qu'elle sait prévoir, comme fait la météorologie, des phénomènes qu'elle est incapable d'expliquer.

Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, 1973, © Plon, 1996.

## Documents pour le philosophe de l'histoire :

### Document 1 :

Ce qui fait la distinction essentielle de l'histoire et de la science, ce n'est pas que l'une embrasse la succession des événements dans le temps, tandis que l'autre s'occuperait de la systématisation des phénomènes, sans tenir compte du temps dans lequel ils s'accomplissent. La description d'un phénomène dont toutes les phases se succèdent et s'enchaînent nécessairement selon des lois que font connaître le raisonnement ou l'expérience est du domaine de la science et non de l'histoire.

La science décrit la succession des éclipses, la propagation d'une onde sonore, le cours d'une maladie qui passe par des phases régulières, et le nom d'histoire ne peut s'appliquer qu'abusivement à de semblables descriptions ; tandis que l'histoire intervient nécessairement (lorsque à défaut de renseignements historiques il y a une lacune inévitable dans nos connaissances) là où nous voyons, non seulement que la théorie, dans son état d'imperfection actuelle, ne suffit pas pour expliquer les phénomènes, mais que même la théorie la plus parfaite exigerait encore le concours d'une donnée historique.

S'il n'y a pas d'histoire proprement dite, là où tous les événements dérivent nécessairement et régulièrement les uns des autres, en vertu des lois constantes par lesquelles le système est régi, et sans concours accidentel d'influences étrangères au système que la théorie embrasse, il n'y a pas non plus d'histoire dans le vrai sens du mot, pour une suite d'événements qui seraient sans aucune liaison entre eux.

Ainsi les registres d'une loterie publique pourraient offrir une succession de coups singuliers, quelquefois piquant pour la curiosité, mais ne constitueraient pas une histoire : car les coups se succèdent sans s'enchaîner, sans que les premiers exercent aucune influence sur ceux qui les suivent, à peu près comme dans ces annales où les prêtres de l'Antiquité avaient soin de consigner les monstruosité et les prodiges à mesure qu'ils venaient à leur connaissance. Tous ces événements merveilleux, sans liaison les uns avec les autres, ne peuvent former une histoire, dans le vrai sens du mot, quoiqu'ils se succèdent suivant un certain ordre chronologique.

Antoine-Augustin Cournot, *Essai sur les fondements de la connaissance et sur les caractères de la critique philosophique* (1851)

### Document 2 :

Qu'est-ce donc que l'histoire ? Je proposerai de répondre : L'histoire est la connaissance du passé humain. L'utilité pratique d'une telle définition est de résumer dans une brève formule l'apport des discussions et gloses qu'elle aura provoquées. Commentons-la : nous dirons connaissance et non pas, comme tels autres, « narration du passé humain », ou encore « œuvre littéraire visant à le retracer » [...]

Nous dirons connaissance et non pas, comme d'autres, « recherche » ou « étude » (bien que ce sens d'« enquête » soit le sens premier du mot grec *historia*), car c'est confondre la fin et les moyens ; ce qui importe c'est le résultat atteint par la recherche : nous ne la poursuivons pas si elle ne devait pas aboutir ; l'histoire se définit par la vérité qu'elle se montre capable d'élaborer. Car, en disant connaissance, nous entendons connaissance valide, vraie : l'histoire s'oppose par là à ce qui serait, à ce qui est représentation fautive ou falsifiée, irréelle du passé, à l'utopie, à l'histoire imaginaire [...]

Sans doute cette vérité de la connaissance historique est-elle un idéal, dont, plus progressera notre analyse, plus il apparaîtra qu'il n'est pas facile à atteindre : l'histoire du moins doit être le résultat de l'effort le plus rigoureux, le plus systématique pour s'en rapprocher. [...] Précisons [...] que si l'on parle de science à propos de l'histoire c'est non au sens d'*epistémè* [connaissance théorique] mais bien de *tekhnè* [connaissance pratique], c'est-à-dire, par opposition à la connaissance vulgaire de l'expérience quotidienne, une connaissance élaborée en fonction d'une méthode systématique et rigoureuse, celle qui s'est révélée représenter le facteur optimum de vérité.

Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, 1954, © Éditions du Seuil, 2016

### Document 3 :

L'historien va aux hommes du passé avec son expérience humaine propre. Le moment où la subjectivité de l'historien prend un relief saisissant, c'est celui où par-delà toute chronologie critique, l'historien fait surgir les valeurs de vie des hommes d'autrefois. Cette évocation des hommes qui nous soit accessible, faute de pouvoir revivre ce qu'ils ont vécu, n'est pas possible sans que l'historien soit véritablement « intéressé » à ces valeurs et n'ait avec elles une affinité en profondeur ; non que l'historien doive partager la foi de ses héros, il ferait alors rarement de l'histoire mais de l'apologétique voire de l'hagiographie ; mais il doit être capable d'admettre par hypothèse leur foi, ce qui est une manière d'entrer dans la problématique de cette foi en la « suspendant », tout en la « neutralisant » comme foi actuellement professée. Cette adoption suspendue, neutralisée de la croyance des hommes d'autrefois est la sympathie propre à l'historien. (...) L'histoire est donc une des manières dont les hommes « répètent » leur appartenance à la même humanité ; elle est un secteur de la communication des consciences, un secteur scindé par l'étape méthodologique de la trace et du document, dont un secteur distinct du dialogue où l'autre « répond », mais non un secteur entièrement scindé de l'intersubjectivité totale, laquelle reste toujours ouverte et en débat. (...) La subjectivité mise en jeu n'est pas une subjectivité « quelconque », mais précisément la subjectivité « de » l'historien : le jugement d'importance, -le complexe des schèmes de causalité, -le transfert dans un autre présent imaginé, -la sympathie pour d'autres hommes, pour d'autres valeurs, et finalement cette capacité de rencontrer un autrui de jadis, - tout cela confère à la subjectivité de l'historien une plus grande richesse d'harmoniques que n'en comporte par exemple la subjectivité du physicien.

Paul Ricoeur, *Histoire et vérité*. (1955)